

L'ALGÉRIE, LA FIN D'UN HÉROS

CAPITAINE GRAZIANI

En août 1955, **Jean Graziani** est affecté à l'Etat-Major du général Cogy à Rabat.

Un jour, il est au mess des officiers et voit venir vers lui, la main tendue, G... officier prisonnier du camp n°1, mais surtout ancien partisan communiste, libéré rapidement du camp pour bonne conduite, c'est-à-dire pour avoir lâchement "mouchardé" ses camarades. Graziani le saisit par le col et le jette dehors, à travers une fenêtre. Quinze jours d'arrêt qui ne l'empêchent heureusement pas d'être promu capitaine peu après.

"Cela m'a soulagé" dira-t-il ensuite.

En janvier 1957, il décroche enfin sa mutation au 2^e Bureau de la 10^e DP à Alger, adjoint du commandant Lemire, en pleine bataille. Graziani doit centraliser les informations venant des régiments qui quadrillent la ville, interroger les suspects et exploiter rapidement les renseignements pour éviter d'autres attentats.

Le 9 avril à l'aube, une patrouille arrête une jeune fille de 21 ans, **Djamila Bouired**, une poseuse de bombes, blessée au cours de sa tentative de fuite par son chef, **Yassef Saadi**, qui voulait éviter qu'elle ne parle. Transportée, à l'Hôpital Maillot, elle est ensuite interrogée par le capitaine Graziani. Elle l'injurie, il lui répond par une paire de gifles bien appliquées. Puis leur relation s'améliore jusqu'à atteindre une certaine ambiguïté. Est-ce le charme naturel de Graziani qui opère sur la jeune fille ? Toujours est-il que c'est à lui seul qu'elle livre l'adresse d'une cache contenant 13 bombes, 23 pistolets ou revolvers, des détonateurs et du matériel divers.

Le 13 mai 1958, la population d'Alger se révolte. Le capitaine Graziani se rend au bâtiment du Gouvernement Général (GG) avec le général Massu. Il y retrouve les capitaines Léger et Planet fort occupés à tenter de refouler des manifestants qui s'en prennent au matériel. Le général Massu le charge

d'éloigner Maître Biaggi qui veut organiser le retour de Jacques Soustelle à Alger.

Le célèbre avocat se retrouve ainsi dans un avion en partance pour le Sahara. Le 4 juin, le général De Gaulle (l'homme... qui a fait la guerre dans un hôtel particulier à Londres...) arrive à son tour à Alger qui l'ovationne. Il est accompagné de deux ministres, Louis Jacquinot et Max Lejeune, qui avaient déjà été ministres sous la IV^e République et dont l'un porte le titre de ministre du Sahara. "un ministre du Sahara, pourquoi pas un ministre de la Bretagne ou de la Corse" tonne Graziani en se précipitant sur eux. Malgré leurs protestations, ils se retrouvent enfermés à double tour dans un bureau, ce qui les empêche de parader sur le balcon du GG aux côtés du général. Quand De Gaulle s'en aperçoit, il le reproche vertement à Massu qui gronde à son tour sur tout subordonné à sa portée. Mais Graziani s'en est déjà allé ... Au mois de juillet, il est affecté au **6^oRPC**, sous les ordres du **colonel Ducasse** bien connu en Indochine et qui lui doit la vie. Ce dernier lui confie la 4^e Compagnie. "Criquet", son nom de code dans les SAS, très vite sait se faire adorer de ses hommes.

En Octobre 1958, il est blessé par un éclat de grenade à la poitrine lors d'une opération à Paestro. Hospitalisé à Tizi-Ouzou, il quitte l'hôpital "à l'anglaise", laissant un mot au médecin et chargeant son ami Oudinet d'envoyer des fleurs à l'infirmière.

Participant à l'opération "**Kabylie 16**", le **6^oRCP** accroche le **6 janvier 1959** trois katibas d'**Amirouche** et un commando zônal.

Vers 15 heures, 600 fells lancent l'assaut pour trouver une sortie. Ils se heurtent à la 4^e compagnie dans un furieux corps à corps. Graziani en tête de ses hommes tombe touché d'une rafale de PM au foie. On l'évacue par hélicoptère sur Tizi-Ouzou. Avant d'être embarqué, il confie à son adjudant de compagnie sa montre Breguet et un P 08 pour les remettre à son vieil ami Planet. Prémonition ? Mal remis de sa blessure à la poitrine et cruellement touché, le capitaine Graziani meurt le lendemain.

Ses obsèques auront lieu en présence de sa femme, de sa fille, des généraux Allard et Massu, du colonel Ducasse et de nombreux compagnons d'armes. Dans cette opération, les fells ont laissé près de 300 cadavres et

plus de 100 armes sur le terrain, mais le 6è RPC a eu 21 tués et 32 blessés. Au moment de l'élévation, le **colonel Romain-Desfossés** prend la parole pour un dernier adieu :

"Salut enfin au capitaine Graziani. Héros au sens propre du mot. Violent, ardent, passionné, sans détour et sans calcul, parfois excessif, toujours droit, cherchant sans cesse à reculer les limites de ce qu'on peut exiger de soi-même. Il est un symbole, le symbole de cette jeunesse qui a la foi, le symbole de ces jeunes capitaines qui sont le symbole de notre armée".

Le capitaine Jean Graziani fut élevé au grade d'Officier de la Légion d'honneur à titre posthume. Il était titulaire de sept citations.

En 1988, on vit une promotion "Graziani" à Saint-Cyr.

Même si les temps ont changé, même si à l'heure actuelle un capitaine Graziani ne pourrait plus faire carrière dans l'armée, les jeunes officiers doivent s'inspirer de son courage à toute épreuve, de sa noblesse de coeur et de son esprit d'abnégation.

Jean-Claude Sanchez



L'ECHO D'ALGER

Le plus fort tirage de l'Afrique du Nord

ALGER : 20, rue de la Liberté. Tél. 373-80 à 85 - PARIS : 2, rue Chauchat - C.C.P. 19-25 Alger

VENDREDI
11
AVRIL
47^e Année
Publiée à
TAM-Parcels
3, avenue
Pasteur
Alger
C.C.P. 144 - 19
Tél. : 488-85
à 488-87

1958

LES RÉVÉLATIONS DU CAPITAINE GRAZIANI :

“Trois paires de gifles et Djemila Bouhired la ‘Jeanne d’Arc’ du F.L.N., m’a tout dévoilé même ce que je ne lui demandais pas... Elle m’a livré tout le ‘réseau bombes’, l’‘héroïne!’”

Le lendemain, le capitaine Grazianni est venu me voir dans ma chambre. Petit, vil, le visage ouvert, il me parait très franc, très sincère. D'origine arabe, il est né en Algérie au Nord. Il a été longtemps en Indochine et il en a gardé la nostalgie. Il fut quatre ans prisonnier des Vietnamiens, il a ses tortures, il a quattu même gardé pour ses administrateurs une certaine estime.

Le capitaine Grazianni a appartenu aux Forces Françaises Libres. Il est titulaire de six citations et de « la lettre rouge », cette légion d'honneur qui ne se donne que sur les champs de bataille.

Je lui dis :
« Djemila Bouhired, seule d'ailleurs de toutes ses compagnes, vous a accusé publiquement de l'avoir torturé, de vous être servi de la torture pour la faire parler... »

— ELLE M'ACCUSE DE L'AVOIR TORTURÉ ! LA PAUVRE FILLE SE SAIS BIEN POURQUOI ELLE SE RACCROCHE DÉSPÉRÉMENT À CETTE AFFAIRE DE TORTURE. LA RAISON EN EST BIEN SIMPLE ET PRÉVOYABLE : DJEMILA BOUHIRED, APRÈS TROIS PAIRES DE GIFLES, A COMMENCÉ À PARLER, PUIS ELLE A CONTINUÉ PAR VANITÉ, BESSON DE SE DONNER DE L'IMPORTANCE. ELLE M'A MÊME DÉVOILÉ DES CHOSE QUE JE NE LUI DEMANDAIS PAS.

« DJEMILA BOUHIRED, DONT ON SE FAIT UN SI GRAND CAS, A ÉTÉ TOUJOURS L'ORGANISATION AU COURS DE SON PREMIER INTERROGATOIRE. NOUS AVONS PU ARRÊTER LE « RÉSEAU BOMBES », C'EST À CAUSE D'ELLE. TROIS PAIRES DE GIFLES ET ELLE A ÉTÉ MISE À TABLE L'HÉROÏNE ! »

« Voici les faits que, sur mon honneur de soldat, je révisé chaque année quelque chose pour les Français, j'ai même été réprimandé, exact ! »

« Djemila Bouhired n'a jamais été torturé. La torture, je me ré que c'est, j'ai été quatre ans prisonnier des Vietnamiens, trois fois j'ai eu de la violence et, en conséquence, je suis resté trois jours en prison à un poste sans boire sans manger... et il y avait du soleil ! »

« Le 11 avril 1957, Djemila Bouhired, âgée de quinze ans, est arrivée à l'hôtel Moulin pour la première fois. Elle était venue au cours de sa capture, et grâce à la disposition humaine des militaires, installée à l'hôtel « El-Biar », rue Clemenceau, dans un immeuble qui nous occupait.

« Sa détention, que elle dans l'annexe, lui avait été faite non par nos hommes, mais par Yacéf Saâdi, un All-Ja-Franco, qui arrivait versé par sa police au tirant des istats de mitraillette.

« Dans la cour, avec leurs jeep. Aussitôt que nous avions un nom et une adresse, une équipe était en train et revrait aussitôt avec ce qu'elle avait ramassé sur place. »

« Djemila se doutait bien que les deux chefs du C.C.F. avaient déposé. Mais elle était sur la voie. Elle commençait à parler, il ne fallait plus que je la frappe. Je lui demandais des piéces, elle s'y prenait, elle se contentait, à 2 heures du matin, elle me donnait la retraite, jus du Nil, on devait se trouver All-Ja-Franco, Zorah Driss et Hamza. »

« J'en étais parti. »

« J'ai continué à l'interroger et, le lendemain matin, elle me donnait la rache de la rue du Spirex, d'ou le petit état-major de Yacéf était parti lorsqu'elle avait été blessée. »

« FINALEMENT, ELLE ME DONNA CETTE ADRESSE : 11, RUE PORT-NEUVE. »

« Le premier jour, l'interrogatoire s'était déroulé en présence seulement de deux sous-officiers. Mais, par la suite, je m'étais fait assister d'officiers de la police judiciaire. »

« À 11, RUE PORT-NEUVE, NOUS AVONS TROUVÉ 12 BOMBES, 11 REVOLVERS, 10 POISSONARDS, DES DOCUMENTS DE TOUTES SORTES, UN DRAPEAU F.L.N., DE LA GUY-CERNE POLI, FAISE DE LA NITRO, DES MUNITIONS... etc. »

« J'ai dit à Djemila que nous n'avions rien trouvé, que nous nous mentait et je lui ai peut-être promis alors de la découper en tranches de saucisson ou des faire de la chair à pâtir. »

« ELLE ME DONNE UNE NOUVELLE... »

« C'EST MOI QUI AI POSÉ LA BOMBE DU « COG-HARDI ». CES DEUX BOMBES M'ONT ÉTÉ RE-MISES PAR DJEMILA BOUHIRED. »

« Djemila Bouhired, comme on l'a prétendu, n'a jamais été torturée, un seul instant. Si elle a donné la folie, c'est bien qu'elle lui avait dit de le faire. Elle venait trop de films américains, elle en était intoxiquée ; on la travaillait cette jeune petite sotte de devenir une héroïne de cinéma. »

« Voici comment elle fut recrutée. Elle avait demandé à son fiancé de lui « quelques chose de plus sérieux ». Celui-ci, un beau petit sautoir, en avait parlé à Yacéf Saâdi. Yacéf, intéressé, avait envoyé pour la contacter à la suite de son travail, Djemila Bouhired, qui se faisait appeler pour la circonstance Hassiba, et Zorah Driss. Ce fut Djemila Bouhired qui proposa à Bouhired de poser des bombes et, sur ce point, elle accepta. Zorah lui dit alors : »

« J'avais les contacts ; moi, une chose assume ce, je ne pourrais pas la faire. »

« Quant on l'a passé à la police, Djemila ne voulait pas me quitter. Elle a fait toute une scène. Si je n'avais pas été un officier, mais un policier, j'aurais pu en faire une très bonne indication. »

« Tout ce que je viens de dire, je suis prêt à le répéter devant elle et je suis sûr qu'elle ne pourra rien dire. Je me bats, je demande même à être confronté publiquement avec Djemila Bouhired, la police française à qui on veut maintenant faire passer un rôle bien au-dessus de ses moyens. »

« Encore une fois, je suis le dit, sur mon honneur, jamais Djemila Bouhired n'a été torturée. »

« C'est sur ces mots que le capitaine Grazianni termina ses révélations. »

Jean LARTÉGUY.



Dans quelques jours
vous pourrez lire
dans
L'ECHO D'ALGER
d'autres révélations
extraordinaires